

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 33 (1895)
Heft: 31

Artikel: Les Allemands en Amérique
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195058>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

suation que M. Schenk a eu, ce jour là, plus de plaisir que s'il avait reçu l'am-bassadeur persan.

A. R.

Les Allemands en Amérique. —

Un ingénieur suisse de Zurich, M. Stoecklin, a consacré à l'émigration allemande en Amérique une monographie des plus intéressantes et aussi des plus instruc-tives, à laquelle nous empruntons ce qui suit :

Une fois établis en Amérique, dit-il, les colons allemands ne restent plus Allemands de nation. Ils deviennent Américains en peu de temps. La nature particulière de leur caractère, la vie facile qu'ils trouvent à l'étranger les amènent à accepter plus facilement que d'autres peuples une nationalité étrangère. La langue allemande continue à servir aux parents. Les enfants naissent Américains et, après une ou deux générations au plus, les descendants d'Allemands ne savent même plus parler la langue de leurs pères.

Dans l'Etat de New-York on compte près de 170,000 sujets de l'Empire allemand, en dehors des 50,000 autres environ qui habitent le faubourg de Brooklyn.

A Chicago, sur le million d'habitants de cette ville, 200,000 sont Allemands d'origine ou nés en Allemagne. Ils occupent une place considérable dans le commerce, l'industrie et la banque.

Les grandes brasseries sont presque toutes entre leurs mains. Il en est de même des pharmacies et des maisons de denrées coloniales. Ils ont six journaux, dont deux grands quotidiens, un théâtre, deux églises, de nom-breuses sociétés de chant et de gymnastique.

A Saint-Louis, sur 600,000 habitants que possède cette ville, avec les localités voisines, on compte environ 120,000 Allemands, dont 50,000 sont nés en Allemagne. La langue allemande s'enseigne dans toutes les écoles publiques.

Mais la plus allemande de toutes les villes américaines est celle de Milwaukee, sur le lac Michigan. Sur une population de 150,000 habi-tants on compte 100,000 Allemands, dont un tiers est né en Allemagne.

Ces chiffres, que nous empruntons, comme exemple, à l'ouvrage de M. Stoecklin, ne sont qu'approximatifs. En réalité, il n'est pas facile de déterminer exactement le nombre des Allemands établis aux Etats-Unis. En effet, la statistique officielle ne tient compte que des Allemands nés en Allemagne.

Il est d'autant plus difficile de reconnaître les citoyens américains d'origine allemande que la plupart d'entre eux semblent avoir eu honte de leur origine et ont anglicisé leurs noms. Les Zimmermann sont devenus des Carpenter, les Braun des Brown, les Lowenstein des Livingstone, etc...

Mais d'après l'Allemand Posche, qui a tra-vailé pendant vingt ans au bureau de statistique de Washington, le nombre des Allemands aux Etats-Unis, en 1885, pouvait être estimé à plus de huit millions. Pendant ces dix dernières années, il n'a évidemment fait qu'accroître et... embellir.

(*Petit Parisien*).

Le panier d'œufs.

Les Annales politiques et littéraires, nous content cette jolie anecdote :

Nous sommes aux Halles, de Paris, vers 1802. Il est 5 heures du matin ; un luron de trogne joyeuse sort d'un cabaret en renom avec deux amis. Tous trois ont passé la nuit à fêter la dive bouteille, — ainsi qu'on disait alors, — ils n'ont plus qu'une vague notion de l'équilibre, et notre homme qui titube et fait sauter son tricorne d'une oreille à l'autre, va choir au milieu d'un panier d'œufs frais, toute la fortune d'une pauvre vieille qui geint et pleure sur les ruines de cette omelette imprévue qui, pour elle, représente la misère !

Notre ivrogne a bon cœur, il fouille vite à sa poche... elle est vide... vides aussi les poches de ses compagnons... que faire ?

Et voilà soudain que de tous côté ar-rivent les dames de la Halle, les marchands, les porteurs, les forts, attirés par les lamentations de la vieille.

L'homme est dévisagé, reconnu, son nom court de bouche en bouche ; on se le redit à l'oreille : c'est Désaugiers !... le chansonnier Désaugiers !...

— Demandons-lui une chanson, il ne la refusera pas à ses amis des Halles !

— Monsieur Désaugiers, dit une jolie fille, chantez-nous *Paris à cinq heures du matin*.

— Oui ! oui ! *Paris à cinq heures du matin*, crie toute la foule.

— Parbleu ! c'est une idée, pense Désaugiers, le meilleur des hommes, qui, d'un œil attendri, considère la pauvre vieille en larmes.

— Soit, je vais chanter, dit-il ; mais ensuite je ferai la quête.

— Bravo ! bravo ! vive Désaugiers !

On le hisse à grand'peine sur un tonneau, et de sa voix chevrotante, mais fine et timbrée, il chante le refrain populaire :

J'entends Javotte,
Portant sa hotte,
Crier carotte,
Navets et choux fleurs.
A sa voix frèle,
Soudain se mêle,
Strident et grêle,
Le noir ramoneur.

Puis le tricorne promené dans la foule se remplit de sous et aussi de pièces blanches ; les œufs cassés sont royalement payés ; la vieille continue à pleurer, mais c'est de joie. La jolie fille embrasse Désaugiers, qui, porté en triomphe par les forts de la Halle, connaît, pour une heure, les jouissances de la popularité.

Vous qui en usez, lisez.

Il se poursuit, depuis quelques semaines déjà, à l'Académie de Médecine

de Paris, une discussion des plus im-portantes à propos de l'alcool et de l'al-coolisme, grâce à l'initiative de MM. Bergeron et Laborde. Le *XIX^e Siècle* en donne un intéressant compte-rendu, auquel nous empruntons les passages suivants :

Dieu seul connaît quels lamentables liquides les fabricants de boissons font avaler à leurs clients !

Depuis belle lurette, personne désormais n'en ignore, le pur alcool de vin, de tous le moins dangereux, a cessé d'alimenter la con-sommation, et partout, en son absence, l'on fait usage d'alcols impurs d'industrie, obtenu par la fermentation et la distillation des élé-ments les plus variés (marcs de pommes, grains de diverses sortes, pommes de terre, etc., etc.) Or, ces produits, tous sans excep-tion, doivent leurs parfums spéciaux à des essences particulières, telles que le *furfural* ou *aldehyde pyromuque*, qui sont de véritables substances toxiques des plus redoutables.

Le furfural ne suffisant pas à empoisonner les gens, l'on a imaginé mieux et, sous le prétexte de donner un goût agréable à des alcools de dernière catégorie, des chimistes ingénieux ont composé de toutes pièces un parfum spécial, dit *bouquet de cognac*, à l'aide duquel on transforme les pires eaux-de-vie en fine-champagne première marque.

« Le bouquet de cognac, nous apprennent les docteurs P. Serieux et F. Mathieu, dans un excellent petit volume, *l'Alcool* (*Bibliothèque utile*, chez l'éditeur Félix Alcan), qu'ils viennent de publier, est un produit absolu-ment artificiel, obtenu, d'après M. Girard, en attaquant un mélange d'huile de ricin, d'huile de coco et autres matières grasses par l'acide nitrique. Après une injection sous-cutanée de un centigramme de cette essence, un chien de terre-neuve meurt en onze minutes. »

Que si, à présent, laissant de côté les eaux-de-vie plus ou moins frelatées, nous passons à l'examen des boissons connues plus spécialement sous la désignation « d'apéritifs », telles que le vermouth l'amer, le bitter, l'absinthe, etc., nous relevons des faits plus lamentables encore.

Ici, en effet, les produits toxiques abondent, et tous sont plus actifs et plus redoutables les uns que les autres.

C'est l'essence d'absinthe à qui la *fée verte* doit ses propriétés essentielles et dont un seul gramme, injecté dans les veines d'un cheval, ainsi que l'a constaté M. le docteur Mag-nan, détermine chez cet animal une attaque convulsive formidable d'épilepsie.

Et l'absinthe n'est point le seul breuvage à posséder de semblables propriétés, c'est-à-dire à renfermer d'analogues poisons.

Dans le bitter, dans l'amer, dans le ver-mouth, liqueurs en général considérées comme assez innocentes, l'on trouve de l'al-dehyde salicylique, — produit résultant de la réaction du bichromate de potasse, additionné de huit fois son poids d'eau, sur un mélange d'acide sulfurique et d'eau, — dont l'action sur l'organisme se traduit par des crises épileptiformes très voisines de celles provoquées par l'essence d'absinthe; du salicylate de méthyle — que l'on obtient artifi-ciellement en soumettant à la distillation un mélange de deux parties d'acide salicylique cristallisé, de deux parties d'acide méthylique